



Le Magazine des Livres, n° 15

Poison fatal Critique de Gerald Messadié

Seul un toxicologue saurait définir l'acide que Marc Villemain a versé dans l'encre de ces onze nouvelles. Un point est sûr : le goût en est délicieux, car elles se lisent d'un trait. Elles se comparent aisément aux choux à la crème avec lesquels Felix Youssoufoff tenta d'empoisonner Raspoutine. On n'en meurt qu'après. Le moine lubrique les goba tous, lui aussi.

La première est écrite dans un style fleuri : un vrai chapeau de dame patronnesse d'antan. Villemain y décrit par le menu, voire le très menu, la journée de deux filles ordinaires, l'une plus jolie que l'autre cependant, jusqu'à l'en-cas partagé dans une mangerie. Et là, il prend son lecteur en traître et le glace d'horreur.

A-t-il décrit une scène de la folie contemporaine ? Non pas : la deuxième nouvelle semblerait plutôt traiter de l'infamie criminelle, qui traîne dans nos villes policées. Villemain serait-il alors porté sur la criminologie ? Non point : la troisième nouvelle, consacrée comme toutes les autres à un personnage dont le nom sert de titre, un presque homonyme, *Matthieu Vilmin*, traite du ratage tragique. Tragique ? Le terme est excessif : non, il s'agit de l'un de ces petits ratages mous qui tissent l'existence et servent de fond de crème à la difficulté d'être et à la volonté d'exister : une de ces conjonctions de velléités et de pusillanimités qui, en quelques dizaines de secondes, vous réduisent une vie en un petit tas morne. Non, c'est la quatrième nouvelle, *Lisa Cornwell*, qui est vraiment tragique dans sa banalité de faits divers : on y voit que la mort est simplement mauvaise tireuse.

Telle une marche de l'escalier qui conduirait à la cave de Gilles de Rais, la cinquième nouvelle, *Jean-Claude Le Guennec*, explore les dédales de l'infamie, sexuelle celle-là, et du délire. Un lecteur qui ne serait pas doté de la santé de Raspoutine tituberait déjà. Il aurait déjà entamé la sixième, *Pierre Trachard*. Bref répit : le sang n'y coule pas. Le texte est d'ailleurs en blanc et noir, façon de dire : plus de noir que de blanc. Le noir du désespoir sans issue.

À la septième, *Anna Bouvier*, l'évidence s'impose : l'auteur est bien animé d'intentions meurtrières. L'histoire est révoltante. Trop tard, le lecteur aura déjà absorbé une dose de poison fatale. Autant aller jusqu'au bout avec dignité, en espérant qu'à l'instar de Youssoufoff, l'auteur vous achèvera alors que vous sombrez dans les eaux glacées de la Neva. C'est d'ailleurs le cas avec la dernière nouvelle, *M.D.*.

Marc Villemain a de sinistres prédécesseurs, par exemple Barbey d'Aurevilly dans *Les Diaboliques*, Villiers de l'Isle Adam dans les *Contes cruels*, Maupassant souvent. Mais il égare son innocent lecteur par des exergues qui n'ont pas grand-chose à voir avec son affaire. Son sentiment tragique de la vie le range parmi les veilleurs, ceux qui s'efforcent de rester réellement éveillés dans une foule de somnambules. Ses vrais exergues sont ailleurs. Par exemple dans Cioran : « *Tout ce que nous construisons au-delà de l'existence brute, toutes*

les forces multiples qui donnent une physionomie au monde, nous les devons au Malheur... »
(*Précis de décomposition*).

Il orne son sadisme de coquetteries stylistiques. Ainsi, la première nouvelle est « surécrite » à tel point qu'on s'étonne de ce que l'éditeur où le rewriter de service dans toutes nos bonnes maisons d'édition n'ait pas biffé çà et là l'adjectif surnuméraire. Duperie : les autres nouvelles indiquent amplement que Villemain connaît son métier et sait écrire court ; c'est un « feinteur », dont les mièvreries appuyées servent à entraîner le lecteur dans un piège.

Ce garçon-là donnera du fil à retordre à la Police. Il faut le surveiller : il prépare un grand coup.

*